

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

L'EUROPE

Depuis le commencement du siècle le progrès, dans sa noble battue, accomplit une tâche sans précédent dans l'histoire. Grâce à l'activité humaine la civilisation rayonne partout, même jusqu'au cœur du *continent noir*. Cependant, malgré ce travail, le centre de la civilisation ne s'est pas encore déplacé, et l'Europe, malgré les erreurs de ses gouvernements et l'agitation de ses peuples, est encore le foyer de la science. Certes, l'Amérique a marché à pas de géant dans la voie du progrès matériel et des découvertes, mais son rayonnement est comparativement restreint, éclipsé qu'il est par l'éclat plusieurs fois séculaire de la civilisation européenne, produit d'une société raffinée, à laquelle n'ont manqué ni les grands exemples, ni les rudes leçons.

Les autres continents ont donc les yeux fixés sur l'Europe, et les événements qui se déroulent dans le vieux monde intéressent toujours notre société nouvelle, qui, rejeton de l'ancienne, tient encore à elle, sinon par les idées nécessairement modifiées, du moins par cette solidarité instinctives de tous les peuples civilisés, en face de la barbarie toujours de plus en plus refoulée.

L'Europe, théâtre des plus grands événements accomplis dans l'ordre militaire, social et politique, s'impose donc à notre attention, plus même à notre examen. C'est un volcan qui tient le monde en éveil. Aussi rien ne nous semble-t-il plus intéressant que d'étudier ce monde politique si différent du nôtre, à cause des intérêts divers qui s'y heurtent, des influences qui s'y combattent, des ambitions qui s'y meuvent en tous sens, et qui produisent, à des intervalles assez rapprochés, ces chocs qui ébranlent les peuples et brisent les trônes.

Les évènements se précipitent avec tant de rapidité que, de même que pour les pièces d'un échiquier, la position respective des puissances varie d'une année à l'autre. Comme nous voilà loin de la guerre de Crimée ! Comparez la carte d'Europe de ce temps à celle d'aujourd'hui ! Vraie toile de Pénélope, elle est toujours à refaire. Et qui met ainsi tous les géographes aux abois ? C'est le canon. Sans lui la carte d'Europe serait peu modifiée ; la puissante Allemagne serait encore la Prusse cauteleuse, l'Autriche, refoulée vers le sud, n'aurait pas à lutter contre les aspirations de la race slave, plus que jamais turbulente, la France serait encore à Metz et à Strasbourg, et la Turquie démembrée ne verrait pas l'aigle moscovite la menacer de l'autre côté des Balkans. L'Italie même, malgré ses guerres malheureuses, sans le canon de ses alliés de 1859 et de 1866, verrait encore la Lombardie et la Vénétie aux mains de l'étranger.

Aussi, malgré le progrès moderne, le canon aura encore son rôle à jouer, car les causes de guerre ne sont pas encore disparues. Elles existeront toujours, car elles sont inhérentes à la position géographique et économique des peuples qui, en ce moment, par des évolutions quelquefois difficiles à comprendre, fixent leurs destinées et se disputent, en Europe, la prépondérance continentale ou coloniale.

Il y a quelques années, un écrivain belge, monsieur de Laveleye, publiait un livre intéressant intitulé : *Des causes de guerre et de l'arbitrage*. Dans ce livre, il admettait les causes de guerre suivantes : La religion, l'esprit de conquête, l'équilibre européen, intervention à l'étranger, dispute d'influence, obligations des neutres, hostilité des races, imperfection des institutions politiques, et théorie des limites naturelles. De ce nombre, l'auteur croyait la première disparue, mais, au moment où il publiait son livre, une nouvelle cause de guerre surgissait, le système des grandes agglomérations, et voilà que de nos jours, la politique coloniale menace le

repos de l'Europe. Quel coup porté à la philanthropie de monsieur de Laveleye ! Une cause de guerre disparaît ; deux la remplacent. Cela fait involontairement songer au roman de monsieur de Boucherville. La première de ces causes a singulièrement refroidi les relations de l'Italie avec l'Autriche et la France, la seconde a brisé entre cette dernière et l'Angleterre l'*entente cordiale*, expression trompeuse qui, depuis 1854, sert à déguiser la politique intéressée d'Albion. Le Français est pourtant né malin. Et voici que cette politique coloniale hante l'esprit calme et froid de Bismark. C'est une épidémie dont l'Italie, qui vient à peine de se reconstituer, n'a pu se garantir, car elle veut à tout prix prendre pied en Afrique, et tromper par là ses appétits pleins de menaces pour ses deux puissants voisins de l'Est et de l'Ouest.

Le choc de tant d'intérêts divers va-t-il produire un embrasement ? Les peuples laisseront-ils leurs destinées se décider par les armes, ou bien régleront-ils leurs différends au moyen d'un tribunal international, tel que proposé dans le livre de monsieur de Laveleye ? Le tribunal de Genève, que nos lecteurs se rappellent, sans doute, a évité une lutte fratricide, mais avec de tels sacrifices d'amour-propre de la part de l'Angleterre, que les hommes d'état de ce pays en gardent probablement encore le souvenir.

D'ailleurs, la diplomatie qui se déploie à l'aise, en temps de paix, et sert d'heureux interprète entre deux nations décidées à s'entendre, la diplomatie ne peut rien devant l'attitude hostile de deux puissances rivales. Témoin l'Angleterre et la Russie.

Il s'est tenu, il est vrai, à Berlin, un tribunal international sur la question du Congo, tribunal qui a réglé à l'amiable la plupart des points en litige, mais il faut remarquer que les puissances intéressées auraient été plus exigeantes dans la revendication de leurs droits, si les questions à débattre

avaient touché à leurs frontières ou menacé leur influence continentale. Des intérêts plus immédiats n'auraient certainement pas souffert un si facile accommodement.

Il est donc constant que le canon décidera encore bien des questions que la diplomatie est impuissante à résoudre. L'art de la guerre n'est pas au déclin. Au contraire il se perfectionne. Les engins de destruction deviennent de plus en plus redoutables, et les progrès dans cette branche (s'il est permis de nommer progrès cette émulation dans l'art de détruire) sont au niveau de tous les autres.

Quand le canon va-t-il se faire entendre ? L'Angleterre et la Russie vont bientôt répondre. En attendant cet événement imminent, jetons un coup d'œil sur la position respective des puissances qui sont aujourd'hui à la tête du mouvement européen.

* * *

D'abord l'Angleterre, cette reine incontestée de la mer, traverse en ce moment l'époque peut-être la plus difficile de son histoire, sans en excepter le temps des guerres napoléoniennes, car alors l'Europe entière était son alliée contre la France, tandis qu'aujourd'hui sa politique égoïste l'a isolée, et qu'elle n'a pour satellite que l'Italie, toujours prête à s'allier à qui peut satisfaire ses appétits. Rongée au dedans par le paupérisme et travaillée par la révolution sociale qui mine son orgueilleuse aristocratie, ayant à ses flancs une plaie toujours saignante, la malheureuse patrie d'O'Connell, et se heurtant aujourd'hui sur toutes les mers à des puissances ambitieuses qui veulent lui disputer l'empire du monde, l'Angleterre a besoin de toute l'habileté de ses hommes d'Etat, de tout le patriotisme de ses enfants pour traverser sans défaillance et sans honte la crise qui la tient toute haletante. Le plus pur de son sang fertilise en ce moment les sables de la Nubie et l'aigle moscovite se déploie hardiment sur les frontières

de son Empire Indien, tandis que l'Allemagne, improvisée puissance coloniale, s'empare avec un sans gêne inouï de régions convoitées par le léopard britannique.

Comme on le voit, la position de l'Angleterre est très critique, et ses hommes d'Etat ont à résoudre des questions très épineuses. L'Irlande à concilier par une politique moins égoïste, le travail à protéger contre le capital et la noblesse, l'empire indien à défendre contre l'agitation musulmane au dedans et les intrigues de la Russie au dehors, les convoitises étrangères à tenir en échec, enfin, vrai sphinx qui se dresse dans les sables du désert, l'Egypte à évacuer sans honte, ou à garder sans faiblesse, voilà, croyons-nous, autant de tâches qui, si elles sont menées à bien, sans verser de sang, couvriront de gloire la diplomatie britannique et rétabliront son prestige ébranlé et son honneur compromis.

En attendant, l'horizon est bien sombre, et il ne manque pas de pessimistes qui croient voir arriver l'heure de la rétribution ; il ne manque pas d'ennemis qui croient voir se réaliser bientôt la prophétie que Napoléon lançait de son rocher de Sainte-Hélène.

*
* *
*

Si nous passons en France, le ciel est plus chargé de nuages encore, car aux craintes de l'avenir s'ajoutent le souvenir de la défaite, et le spectacle toujours présent d'une mutilation cruelle. A ne considérer que sa politique extérieure, la France se trouve peut-être dans une position plus favorable que sa voisine d'outre-Manche, malgré le revers passager que viennent de subir les troupes françaises au Tonquin. Cependant, cette marche de l'avant dans l'extrême Orient et dans Madagascar, ne fait pas oublier les graves appréhensions de la politique intérieure. Sous ce rapport, l'Angleterre, malgré ses tribulations, l'emporte de beaucoup sur sa voisine, car elle possède une forme de gouvernement stable et des institutions

politiques qui lui permettent, dans la conduite des affaires étrangères, une direction uniforme et une unité d'action qui manquent aux entreprises françaises. En effet, depuis quelques années, l'indécision a été le caractère de la politique en France. C'est à l'indécision qu'elle doit d'avoir été éliminée sans façon de l'Egypte, et c'est avec pitié qu'on la voit, aujourd'hui, faire tant d'efforts pour reprendre une position qu'il lui était si facile de garder et que l'incident du *Bosphore Egyptien* va remettre en question. C'est encore à l'indécision qu'elle doit d'avoir à soutenir contre la Chine une guerre qu'une politique plus ferme eût sans doute évitée. Et il en sera ainsi tant que les institutions politiques de ce grand pays ne seront pas plus stables, tant qu'il suffira, comme c'est le cas aujourd'hui, d'un revers, fut-il passager, pour renverser le ministère, le mettre même en accusation et créer dans tout le pays une agitation qui démoralise les masses, et ruine le crédit de la France à l'étranger. Aussi, raisonner les événements en France est presque impossible, c'est compter sans la mobilité du caractère français et l'ardeur de ses idées toujours en éveil. Les convulsions par lesquelles ce grand pays a passé depuis 1789 ont été étudiées par des écrivains distingués, de grands penseurs. Mais ce retour vers un passé orageux n'a pas éclairé beaucoup les esprits.

Certes, la révolution française marque une date mémorable dans l'histoire de l'humanité. De toutes les époques dont on a divisé l'histoire, 1789 est la date la plus importante, la plus grosse d'événements que le cours des siècles ait produite depuis l'ère chrétienne. Le coup de canon de la Bastille aura un plus grand retentissement que le fracas des guerres napoléoniennes. Mais si quatre-vingt-neuf a été un crime, il a été aussi une éclatante leçon. L'égalité que le peuple proclamait n'a été véritablement réalisée que sur la guillotine. Toutefois, de cette époque ignominieuse pour l'humanité et qui fit éclore de si mauvais instincts, est sorti un nouvel ordre d'idées.

L'ancien régime écroulé dans le sang avait vu ses jours de gloire. Un roi bon mais faible, des désastres militaires, des finances dans un état déplorable, des livres prêchant la révolte, tel était l'état de la France à la veille de la grande révolution. Dans ce cataclysme l'ancienne société sombra, et, des hommes nouveaux, sortis du peuple, furent les instruments de la Providence. Ces hécatombes humaines à l'intérieur, ces armées républicaines débordant sur l'Europe affolée, cette surexcitation sans exemple qui soulève tout un peuple, puis Napoléon surgissant de ce chaos et pacifiant la France en embrasant l'Europe, tout cela semble surnaturel, et il faut y voir une volonté suprême précipitant les événements pour en faire surgir plus vite un ordre nouveau. Depuis ce temps, trois révolutions se succèdent, trois dynasties tombent, et une troisième république se fonde dans le fracas de la grande guerre, et au bruit de Sédan qui croule. De tous ces événements, que ressort-il ? Que la France en est encore à l'apprentissage de la liberté. Que l'esprit public n'est pas encore formé et que l'éducation politique du peuple est guère avancée. Sans doute, la République a fait un grand pas, mais a-t-elle réellement fondé la liberté ? N'a-t-elle pas plutôt trop facilement cédé aux idées radicales ? L'expulsion des communautés religieuses, la laïcisation de l'enseignement, l'opposition systématique à tout intérêt religieux sont des actes arbitraires que la vraie liberté réprouve. Jusqu'où ira cette manie de détruire jusqu'aux derniers vestiges du passé ? Nul ne peut le dire. Mais l'élan est donné, le courant fatal qui emporte la classe dirigeante s'accroît davantage, et le danger doit être imminent, puisque des hommes comme Jules Simon, entr'autres, se dressent de toute la hauteur de leur autorité, et crient à la République : Halte-là !

Aussi, rien de surprenant que ces convulsions intérieures produisent tant de vacillations dans la politique extérieure et fassent flotter la France entre l'alliance de l'Angleterre,

qui n'est qu'un leurre, et le rapprochement avec l'Allemagne, qui n'est qu'un piège.

Tous ont donc les yeux fixés sur la France, mais nul peuple ne l'étudie avec plus d'intérêt que nous, français d'Amérique, car, à travers tous ses orages, nous la suivons surtout avec le cœur.

* * *

L'Allemagne est la puissance qui a le plus profité des événements qui, depuis vingt ans, ont si singulièrement modifié la carte du vieux continent. A peine relevée des coups terribles que lui avait portés Napoléon, la Prusse, ce *péché de l'Europe*, pour me servir d'une expression à jamais célèbre, se préparait à entrer d'une façon plus brillante dans le concert européen, et hantée par le souvenir du grand Frédéric, elle devait bientôt étonner le monde par la rapidité d'une fortune à peu près sans exemple, fortune due non au génie de la nation mais au génie d'un seul homme.

L'Angleterre, la France et l'Autriche ont atteint un haut degré de puissance par des formations successives et un travail constant de plusieurs siècles. Chez ces nations, au berceau, tout était à créer, depuis la société qu'il fallait constituer jusqu'aux institutions politiques qui s'ébauchaient péniblement au milieu des guerres que livraient à des roitelets impuissants des feudataires ambitieux. Le moyen-âge si déprécié par certains esprits a été une époque de puissante élaboration d'où sont sorties les nations modernes.

La Prusse, au contraire, a trouvé une société policée et des peuples habitués aux institutions politiques et fatigués d'un morcellement qui faisait leur faiblesse, et les tenait sous l'influence autrichienne. Aussi dès 1859 son attitude démontrait aux esprits clairvoyants son impatience à briser les limites étroites que lui avaient imposées les traités. Elle que Napo-

léon, après Iéna, eût pu d'un trait de plume faire disparaître comme nation de la carte de l'Europe, elle laissait écraser l'Autriche dans les champs de la Lombardie, car elle songeait déjà à chasser cette dernière de la Confédération Germanique, et elle se réjouissait du succès des armées franco-sardes, l'idée de l'alliance italienne germant déjà dans l'esprit des hommes d'Etat prussiens. Aujourd'hui que dix-neuf ans se sont écoulés depuis Sadowa, on peut à peine réaliser le chemin prodigieux parcouru par la Prusse, et il est permis de craindre qu'une fortune si rapide n'autorise chez les autorités de Berlin des projets nouveaux et menaçants pour le repos de l'Europe. L'Autriche refoulée sur le Danube, la France chassée du Rhin lui permettent une plus grande liberté d'action. Elle n'a en effet rien à craindre de l'Angleterre qui, n'étant pas puissance continentale, est moins intéressée que les autres au maintien de l'équilibre européen. L'Angleterre ne veut que l'empire de la mer, et dans son égoïsme traditionnel elle laissera l'Allemagne agir sur le continent au gré de son ambition. La Russie serait la seule puissance ayant des vellétés et la force de faire échec à ses aggrandissements, mais cette puissance tourne tous ses efforts vers un autre but et menace plus directement l'Autriche et l'Angleterre, par ses visées sur les Balkans et sur les Indes.

D'ailleurs l'Allemagne, comme les autres puissances, évolue suivant ses intérêts. Après avoir battu l'Autriche elle a fait alliance avec elle, et voilà qu'elle se rapproche de la France, et se permet une attitude presque agressive vis-à-vis de la Grande-Bretagne. Bismark a l'esprit méchavélique et nul doute que cette nouvelle évolution dans sa politique extérieure menace quelque puissance, peut-être celle dont il tend le plus à se rapprocher.

Si l'Allemagne est intéressante à étudier dans ses rapports avec l'étranger, elle l'est autant sinon plus dans son organisation politique et sociale. Réunir en un seul faisceau tous

les Etats germaniques exigeait une habileté peu commune, appuyée par la force et surtout par un concours qu'il fallait faire naître. L'Autriche, au temps de sa splendeur, l'a peut-être rêvé, mais n'a pas osé le tenter, quoiqu'elle eût à son service la force militaire et l'influence d'une diplomatie redoutée du continent. La brillante et rapide campagne de Bohême, en révélant la Prusse puissance militaire de premier ordre, fut le point de départ de ce pouvoir qui pèse aujourd'hui si lourdement dans les destinées de l'Europe. La guerre avec la France fut l'évènement qui devait dans une haine commune réunir tous les princes allemands, et les jeter au moment du danger dans les bras de la Prusse, dont la puissante étreinte les attache désormais à sa fortune. Cependant, malgré l'homogénéité de race, ce *Zolverein* politique ne forme pas encore un tout solide et consistant. Plusieurs Etats ont leur souverain à qui on a laissé un simulacre d'autorité, mais ce pouvoir nominal n'en est pas moins un obstacle à la fusion complète et définitive. Quoique très exaltés de la splendeur de la patrie allemande, beaucoup ne souffrent qu'avec peine la morgue poméranienne. Des guerres heureuses ont fait l'unité germanique ; des échecs peuvent aussi facilement la briser.

Au point de vue social la position de l'Allemagne ne vaut pas mieux que celles des autres puissances. Là comme ailleurs la révolution poursuit son œuvre. Mais elle procède à la façon allemande, lentement et sûrement. Car la révolution qui est la même partout se plie au caractère des peuples. En France et en Italie elle se manifeste souvent en émeute. En Allemagne elle est patiente et attend son heure. Elle remue le peuple sans le soulever. Cependant si le socialisme n'a pas les allures du radicalisme français, du moins le travail est le même et le but commun. L'autorité de la religion catholique étant affaiblie par les persécutions, le socialisme a pu relever plus audacieusement la tête, et à chaque élection parlementaire le nombre de ses représentants au Reichstag aug-

mente au point d'inquiéter les autorités et de donner des appréhensions pour l'avenir.

L'Allemagne résistera-elle à ce travail intérieur plus longtemps que la France ? Nul doute que la force de résistance du pouvoir est plus considérable à Berlin qu'à Paris. Mais Guillaume et Bismark, ces deux grands acteurs du drame moderne, une fois disparu de la scène, la révolution pourrait bien mettre le feu à la rampe. Si l'Allemagne, au point de vue politique est une jeune nation, il ne faut pas oublier qu'elle est formée d'une vieille société où les éléments de désaggrégation existent comme dans les autres sociétés européennes.

La situation économique de ce grand pays mérite aussi l'attention. Les milliards de la France n'ont pu combler le déficit du budget, et l'émigration enlève chaque année la fleur de la jeunesse allemande. Le service militaire nuit au développement de l'industrie et de l'agriculture. Krupp seul n'a pas à se plaindre d'un état de chose qui fait sa fortune. Malgré cette dépression, l'activité allemande se déploie au dehors, et son commerce à l'étranger atteint des proportions considérables. La cause en est que l'allemand comme l'anglais, pénètre partout et noue ensuite avec la métropole des relations commerciales constantes. Mais cet exode du peuple allemand n'en est pas moins préjudiciable au *Fatherland*. Il est un fait reconnu que l'allemand s'assimile promptement à la race qui l'entoure, et qu'à la deuxième génération il est perdu pour la nationalité germanique. Aussi, cette question est-elle pour beaucoup dans la politique coloniale de Bismark. Mais toute émigration est capricieuse, on n'en dirige pas les courants à volonté, aussi le grand chancelier entreprend une tâche impossible, s'il veut faire bénéficier ses nouvelles colonies de l'émigration qui, jusqu'à ce jour, s'est dirigée vers l'Amérique. Si on s'éloigne de l'Allemagne parce qu'on n'y peut vivre ce n'est pas pour

la retrouver avec son organisation militaire et ses lois restrictives à mille lieues de la patrie.

Ce pays, a donc, malgré sa position prépondérante en Europe, à résoudre bien des problèmes intimement liés à son existence, car là, comme ailleurs, on a méconnu les éternels principes d'autorité, de justice et de liberté.

* * *

L'Autriche-Hongrie, ayant cessé depuis 1866 d'être puissance allemande, a tourné ses aspirations vers le sud, et cherché du côté des Balkans une compensation pour les provinces du Nord et de l'Est irrévocablement perdues. Après avoir été durant plusieurs siècles le pouvoir pondérateur de l'Europe, elle a vu son rôle subitement amoindri et la direction de sa politique modifiée. Alors qu'elle se faisait l'instrument de l'Angleterre pour combattre Napoléon, lorsque son action décisive en 1814 et 1815 contribuait si puissamment à renverser le colosse, elle ne se doutait pas qu'elle jetait les bases de deux puissances dont l'une devait sitôt lui être fatale. En vengeance Austerlitz elle se préparait Sadowa plus terrible encore, car les résultats d'Austerlitz furent éphémères, tandis que le coup de canon de Sadowa a pour toujours démoli son influence en Allemagne. Si elle fut, après Bautzen, restée fidèle à Napoléon, elle maintenait la grandeur de la France, qui devenait une garantie de la sienne. Tout le voulait ainsi : la foi d'un traité qu'elle a méconnu, l'alliance des deux couronnes qu'elle a sacrifiées par ambition. Aussi porte-t-elle aujourd'hui la peine de sa duplicité et de sa trahison.

N'espérant plus ressaisir l'influence que lui enleva si pres-tement la Prusse, sa fausse alliée de 1864, forcée de laisser à l'Italie qu'elle avait vaincu sur terre et sur mer une des plus belles provinces de la monarchie, elle a compris que ses ef-

forts devaient être désormais dirigés vers les populations frémissantes sous le joug de la Porte. Aidée dans cette évolution par l'Allemagne, heureuse de voir ainsi cette puissante diversion s'opérer chez sa rivale, l'Autriche-Hongrie, suivant les stipulations du congrès tenu à Berlin en 1878, s'est annexé un territoire considérable, et a ajouté à sa population déjà si hétérogène des peuples turbulents. Tenir en respect toutes ces races n'est pas tâche facile, mais l'Autriche y est depuis longtemps habituée, et la dualité de son gouvernement, les luttes qu'elle a eu à soutenir pour maintenir l'équilibre au dedans, la rendrait éminemment apte à mener sa tâche à bien, sans une circonstance incontrôlable contre laquelle doivent tôt ou tard se briser ses forces. En effet, elle n'a pas seulement à concilier ses populations belliqueuses, elle a une grande idée à combattre. Pour cette lutte, les bataillons ne valent rien, et malgré l'astuce et l'habileté de la politique autrichienne, son succès est plus que problématique. Le panslavisme, voilà son plus mortel ennemi. Cette idée fait son chemin, car elle est appuyée par la Russie, en qui se personifie la grandeur future de la race slave. D'ailleurs, par sa position l'Autriche doit s'opposer au panslavisme. Les slaves n'ignorent pas que, sujets autrichiens, ils ne peuvent dominer. Les Allemands et les Hongrois seront leurs antagonistes naturels et l'emporteront toujours dans les conseils de l'empire, tandis que les Russes sont pour eux sinon des frères, du moins des libérateurs. En un mot, l'Autriche est le passé, la Russie représente l'avenir.

Mais si la maison des Hapsbourg est menacée à l'est par le panslavisme, elle a tout à craindre du pangermanisme qui se dresse au nord. L'Allemagne lui enlèvera tôt ou tard ce qui lui reste de population germanique, pour la faire rentrer dans la grande patrie allemande. Que la Russie s'annexe les territoires slaves, et que l'Italie, à la faveur d'une alliance, lui enlève l'Istrie qu'elle convoite depuis longtemps, l'Autriche réduite à douze ou quinze millions d'habitants, tombe

au rang de l'Espagne, car dans ce siècle les grandes agglomérations font les peuples forts et la victoire définitive appartient aux nombreux bataillons.

En attendant ces événements que le cours naturel des choses doit produire, l'Autriche-Hongrie, déviée de sa politique séculaire, au lieu de troubler comme autrefois le repos de l'Europe, tremble pour le sien. Sans cesser d'être encore nécessaire au maintien de l'équilibre européen, elle présente un étrange spectacle. En examinant la carte du continent telle que l'ont modifiée les événements contemporains, l'Autriche paraît avoir subi un déplacement considérable. Refoulée vers le sud, sa position géographique n'est plus la même, et l'on est étonné qu'après un pareil déplacement elle ait pu maintenir son équilibre au dedans et conserver au dehors une influence encore considérable comme puissance continentale.

Au point de vue social l'Autriche jouit d'une tranquillité relative. On dirait que la rivalité des diverses races qui la composent absorbe toute l'activité de la nation, formant ainsi une diversion puissante au travail des idées subversives du siècle. Aussi la révolution sociale qui sème ailleurs tant de ruines, fait en Autriche relativement peu de progrès. Le nihilisme russe, le socialisme allemand et le radicalisme français n'ont pas réussi à remuer des populations hétérogènes et rivales dont les forces vives sont employées à la conservation de leur autonomie et au maintien de l'équilibre intérieur, double problème difficile à résoudre. Aussi les *nouvelles couches sociales*, cette ingénieuse invention du radicalisme français, n'existent pas en Autriche, et le gouvernement peut diriger tous ses efforts à conjurer le danger dont le menacent la diversité des races qui forment l'empire et le voisinage de deux grands états ambitieux.

La Russie a longtemps été considérée puissance asiatique. Lorsque parut Pierre le Grand, le génie de cet homme extraordinaire changea la direction de la politique russe, jeta les bases du plus grand empire du monde, et le mêla bientôt, grâce à son audace et à son ambition, à tous les grands événements de l'Europe. Mais c'est surtout depuis les guerres de Napoléon que la Russie a compté comme grande puissance. Son concours a alors établi l'équilibre détruit par les victoires de la France, équilibre qu'elle est en voie de briser à son tour. Avec le coup-d'œil qui le caractérisait, Bonaparte prévoyait la grandeur future de cette nation. Aussi résolut-il de la frapper au cœur. Il échoua, et sur son rocher de Ste-Hélène il disait que l'Europe serait bientôt républicaine ou cosaque. Cette dernière prédiction se serait peut-être réalisée, si au centre de l'Europe n'avait soudain surgi une puissance militaire formidable, que Napoléon ne pouvait prévoir et qui peut, du moins pendant quelques années encore, tenir en échec les convoitises de la Russie du côté de l'ouest. C'est le pangermanisme qui se dresse contre le panslavisme, rivalité qui doit nécessairement produire le choc le plus épouvantable qui ait encore ébranlé le continent. Aussi la Russie, avec la patience et la tenacité de vue qui la distinguent, laisse par le seul cours des événements arriver l'heure où ses armées se précipiteront sur l'Europe, non pour la sauver, comme en 1814 et 1815, mais pour l'asservir. En attendant ses regards se portent vers l'Orient. Elle veut détruire dans l'Asie centrale l'influence anglaise, conquérir les Indes ou y créer un soulèvement fatal à l'autorité britannique, puis par un retour inattendu vers l'Europe se jeter sur Constantinople. Constantinople ! voilà le principal but des aspirations moscovites. Depuis Pierre le Grand tous les souverains et les hommes d'Etat russes ont vu avec envie rayonner sous le beau ciel du midi cette reine de l'Orient. Tous ont eu les yeux fixés sur cette proie qui doit donner à qui la possèdera l'empire du monde. Si la Russie se fait depuis quelques années puissance asiatique, c'est que la route

de l'Afghanistan et du l'Inde est plus que l'on pense le chemin de Constantinople.

“ La Russie se recueille,” disait après la guerre de Crimée un homme d'Etat russe. Mot trompeur pour exprimer la lutte nouvelle dans laquelle s'engageait la politique moscovite, car depuis 1854 toute son énergie, à part l'effort militaire de 1872, a été dirigée vers l'intrigue du côté de l'Europe, pendant que des expéditions périodiques la rapprochaient des Indes. Le panslavisme qui menace l'Autriche est son œuvre. Dans Constantinople même elle bat en brèche l'influence anglaise. Quand l'heure de frapper un grand coup sur le Bosphore sera arrivée elle compte que l'Allemagne, peu intéressée à la question d'Orient à cause de sa position géographique, laissera l'Autriche à son sort. L'égoïsme n'est-il pas aujourd'hui le fond de la politique européenne ! Demandez à l'Angleterre qui a laissé écraser le Danemark en 1864 et la France en 1870, à l'Italie qui a applaudi aux revers de sa libératrice et s'est réjouie de la défaite des vaillants soldats qui, en 1859, chassaient pour toujours les Autrichiens de la Lombardie, demandez à la Prusse qui, en 1866, chassait à coups de canon de la confédération germanique son alliée de 1864. Cet égoïsme universel fera la force de la Russie. Elle agit en conséquence, et, connaissant l'isolement de l'Angleterre, elle force cette dernière à prendre les armes et à défendre, dans les circonstances les plus difficiles, son vaste empire indien. Dans cette guerre aujourd'hui imminente, la Russie a les plus grandes chances de succès. Elle défie d'abord l'invasion, car le désastre de Napoléon est encore présent dans toutes les mémoires. Le blocus de ses ports est une menace illusoire ; ce vaste empire adossé à la Chine ne peut être affamé. Une campagne malheureuse peut retarder sa marche, mais non l'arrêter. La guerre de Crimée en est un exemple. On a vu deux puissances réputées alors les plus formidables de l'Europe renouveler pour ainsi dire le siège de Troie et ne réussir à enlever

d'assaut Sébastopol qu'après deux années d'une lutte de géants, qui a vu tomber la fleur des armées de France et d'Angleterre. Ceci démontre la tâche gigantesque que cette dernière entreprend sans alliée, car il n'est pas douteux que la Turquie si exposée aux coups de la Russie n'observe la plus stricte neutralité. Puissance maritime, l'Angleterre ne peut atteindre sa rivale au cœur. Victorieuse elle ne réussit qu'à reculer de quelques lieues au nord la frontière afghane. Vaincue c'est peut-être son empire des Indes qui croule. On comprend donc que la Russie, sachant la Grande Bretagne isolée, ne puisse aujourd'hui faiblir dans son attitude hostile. Aussi nul doute que la lutte qui commence est le prélude d'un conflit qui devra d'ici à cinquante ans changer la face de l'ancien monde.

Mais la Russie qui semble appelée à jouer un si grand rôle dans les destinées de deux continents a, comme les autres puissances, beaucoup de difficultés intérieures à vaincre. Si son importance politique et sa force militaire se sont, depuis un siècle, démesurément accrues, il n'en est pas de même de son organisation intérieure. Certes, l'affranchissement des serfs marque un pas énorme dans la voie du progrès moderne, mais que de travail à accomplir encore pour mettre les populations de ce vaste empire au niveau des vieilles sociétés de l'Europe, et pour inspirer à son gouvernement autocrate les principes de liberté qui sont la base des institutions européennes ! Aussi l'étoile de Pierre le Grand ne brille pas toujours dans un ciel sans nuage, et le puissant réseau formé autour du trône par le nihilisme semble se resserrer davantage. L'obstination du pouvoir fait la force de cette société qui compte aujourd'hui parmi ses adeptes plus de personnages assis sur les degrés du trône que de paysans de l'Ukraine. Mais le jour où le czar accordera plus de liberté à ses sujets, le nihilisme sera vaincu, car, malgré son appellation tout-à-fait négative, son seul objectif est le renversement d'une autocratie puissante et orgueilleuse. Que l'autorité fasse des

concessions et le nihilisme, s'il veut aller au-delà, n'aura plus l'appui qui fait aujourd'hui sa force. Le czar ne paraît pas cependant vouloir déroger à la politique de ses prédécesseurs, et se contente d'opérer une diversion en tenant toujours en éveil l'ardeur militaire de son peuple. Depuis que le nuage anglo-russe menace de crever sur l'Europe, l'empereur Alexandre se voit acclamé par cette même foule qui, hier encore, regardait défilér ses équipages, morne et silencieuse.

Cependant, il ne faut pas voir dans le nihilisme la conspiration de tout un peuple. Les masses sont ignorantes et se tiennent en dehors de cette agitation. La classe instruite a parcouru le continent et étudié de près le fonctionnement des institutions politiques modernes. Cette classe a atteint un degré de civilisation qui surpasse peut-être les sociétés les plus policées de l'Europe. C'est elle qui souffle l'esprit des idées nouvelles dans l'empire et cette semence sera plus tard féconde en résultats qui surprendront tous ceux qui ne voient dans la Russie qu'une nation barbare.

*
* *
*

L'Italie, dernière venue dans le concert européen, n'en est pas moins la plus ancienne nation de l'Europe. Le peuple italien est le premier qui ait surgi des débris de l'empire romain. Aussi a-t-il précédé tous les autres peuples dans la voie de la civilisation moderne. La renaissance italienne brillait de son plus vif éclat que le reste de l'Europe travaillait péniblement à sortir du chaos creusé par la chute de Rome. Mais l'Italie, dont l'influence artistique et littéraire s'est si tôt développée et est devenue si considérable, n'a eu jusqu'à ces dernières années, aucune influence politique à cause de ce morcellement territorial qui a nui à son développement comme peuple, et l'a rendue la proie de ses puissants voisins en même temps que le champ clos de leurs disputes. Ce n'est que vers la fin du siècle dernier que les idées d'unité

politique et de liberté nationale ont commencée à remuer les masses et à hanter les rêves ambitieux de la maison de Savoie. La révolution française a été le berceau de la *jeune* Italie. Les brillantes campagnes de Napoléon ont jeté dans toute la Péninsule, avec le souffle des idées nouvelles, des germes de liberté qui devaient se développer rapidement chez un peuple orgueilleux du sol qu'il foule et si plein des vestiges du génie romain. La guerre de 1859 fut le point de départ de l'unité italienne que la guerre de 1866 continua et qui vit son couronnement par l'odieuse spoliation de 1870, qui livra la Ville Eternelle aux soldats de Victor-Emmanuel.

L'Italie a donc achevé son unité en même temps que l'Allemagne. Seulement, cette dernière ne la doit à personne, tandis que la première ne l'a obtenue que par les armes de ses alliés d'occasion. L'unité germanique ne doit rien à l'étranger, l'unité italienne lui doit tout.

Dès 1854, lors de la guerre de Crimée, le Piémont, le plus fort et aussi le plus ambitieux des Etats italiens voulut, par une alliance avec la France, s'imposer à l'attention de l'Europe et entrer par là dans le concert européen. Grâce à l'habileté de Cavour, ce Bismark de l'Italie, le Piémont fut bientôt hors de pair parmi les principautés et les royaumes de la Péninsule. L'envoi des troupes sardes en Crimée fut un grand acte politique. Ne se fiant pas à ses propres forces on avait besoin de la France pour chasser l'étranger, et on se l'attacha en partageant avec elle et ses alliés l'honneur de cette expédition lointaine. Le moment arrivé d'attaquer l'Autriche, la France se souviendrait, et le but de l'Italie serait atteint. C'est ce qui arriva. A l'aide des Français, jaloux de venger les deux invasions de 1814 et 1815, l'Autriche fut refoulée au-delà du Mincio et la Lombardie cessa d'être terre autrichienne.

Mais la maison de Savoie mise en appétit et déjà maîtresse

d'une grande partie de l'Italie ne fut pas amplement satisfaite d'une lutte si brusquement terminée, qui laissait encore à la maison des Hapsbourg la Vénitie et donnait Nice et la Savoie à la France. Alors elle tourna ses regards vers la Prusse, et sept ans plus tard, le drapeau italien flottait à Vénise, grâce aux victoires prussiennes et à l'intermédiaire de la France. En effet c'est à cette dernière que l'Autriche fit cession de la Vénitie, ne voulant pas traiter directement avec une ennemie qu'elle avait vaincue.

Quand vint l'année terrible, elle maintint une attitude presque hostile vis-à-vis de sa libératrice. L'abaissement de la France entraînait dans les desseins de la politique italienne et l'*Italia irredenta* jetait des regards d'envie sur Nice et la Savoie. Un signe de Bismark, et l'attentat de Rome eût été suivi peut-être d'un coup de main sur Nice.

Mais des évènements plus récents devaient nous montrer avec quelle facilité l'Italie évolue. L'entente qu'elle a désirée avec l'Angleterre est un fait étonnant qui n'a pour cause que le désir de faire échec à l'influence française en Afrique. Elle se crée par là une position difficile vis-à-vis l'Allemagne et l'Autriche dont elle est l'humble alliée. Se rapprocher de l'Angleterre c'est renoncer implicitement à l'alliance austro-allemande et refroidir les relations avec la France. Il résulte de tout ceci que maintenant que son unité est un fait accompli, l'Italie n'a qu'une alliée définitive et naturelle, la France, car cette alliance reposerait non sur les exigences du moment mais sur la communauté d'intérêts, d'origine et de religion, sur la position géographique et surtout sur la solidarité des deux peuples en face des envahissements des races du Nord.

L'Italie comprendra un jour, peut-être trop tard, que son avenir et sa force est avec la France, que le temps de ses

alliances d'occasions est passé, que l'Allemagne en dépit de ses bienveillantes intentions, sera probablement, en vertu du droit du plus fort, installée à Trieste avant elle, que l'Angleterre n'a d'alliés que pour en faire des victimes ou des dupes, que la France seule est encore assez généreuse, assez chevaleresque pour faire alliance avec elle sans rien exiger qu'un sincère accord entre les deux gouvernements et une véritable sympathie entre les deux peuples.

L'Italie, dans cette rapide formation de son unité, n'a guère eu le temps de perfectionner ses institutions et d'améliorer le sort de son peuple. L'émigration considérable qui se dirige vers l'Amérique indique un malaise intérieur des plus graves. Avec son sol fécond, son climat magnifique, sa position géographique admirable, l'Italie devrait être capable de retenir ses enfants. Aussi au milieu des préoccupations de sa politique d'aventure les hommes d'Etat italiens négligent peut-être trop le problème social dont la solution peut si grandement influencer sur l'avenir du pays. Ils ne surveillent pas assez le travail occulte qui après avoir frappé la chaire de Pierre sape aujourd'hui le trône. Qu'une nouvelle révolution éclate en France et son souffle puissant emporte la maison de Savoie et le chef de l'Église est vengé.

* * *

Nous avons esquissé à grands traits la position respective des grandes puissances de l'Europe, sans nous occuper des autres Etats secondaires qui n'existent que comme chevilles servant à maintenir l'ensemble de l'équilibre européen. Il ne nous reste qu'à dire un mot des groupements que devront produire les événements futurs. Aujourd'hui que la politique qui domine est celle des grandes agglomérations, l'union de la France, de l'Italie et de l'Espagne formerait le groupement le plus naturel. Avec une population collective de

près de quatre-vingts millions ces trois peuples unis pour la défense commune seraient une barrière puissante opposée aux envahissements des fortes races du nord. Tôt ou tard trois éléments doivent se trouver en présence et se disputer la suprématie en Europe, le panslavisme, le pangermanisme et ce que nous pourrions appeler le *panlatinisme*. Ce sera alors moins une guerre de nation contre nation qu'une lutte de race contre race. Or comme la race latine, malgré ses erreurs et ses fautes représente encore ce que la civilisation a de plus noble et de plus élevé, son existence est nécessaire pour contrebalancer ou plutôt modifier la civilisation plus récente et par conséquent plus rude de la race slave. Mais ce rôle elle ne pourrait le remplir que par l'union dont nous avons parlé plus haut. Quand il n'y aura plus d'Alpes ni de Pyrénées, c'est-à-dire quand le caractère des trois peuples, si différent malgré l'affinité d'origine, se sera plié aux circonstances et aura reconnu la nécessité d'une union, en un mot quand l'oubli du passé aura fait place aux préoccupations de l'avenir, la race latine pourra survivre à tous les cataclysmes politiques qui pourront changer l'Europe. Grâce au génie particulier des trois peuples, sa force de résistance serait incalculable et le rayonnement de sa civilisation immense. Cependant cette union n'offrirait pas la consistance des deux autres races, représentées l'une par la Russie, l'autre par l'Allemagne, car l'unité d'action manquerait à un pouvoir partagé entre Paris, Rome et Madrid.

Quoiqu'il en soit, la marche des évènements indique que les nations telles que constituées aujourd'hui vont faire place aux grandes agglomérations des races. Tout tend à cet objet. Les peuples de même origine se groupent, les anciennes provinces allemandes retournent à l'Allemagne et les slaves se rapprochent de la Russie. Aussi, les limites actuelles des états européens vont disparaître ; il n'y aura de frontières qu'entre les trois races qui se partageront l'Europe, et un nouvel équilibre européen remplacera l'ancien.

En face de ce nouvel état de chose, que serait l'Angleterre ? Si l'empire des mers lui appartenait encore, elle continuerait sa politique séculaire en profitant des rivalités continentales pour activer son commerce et faire regorger ses entrepôts des produits du monde entier. Si au contraire le sceptre de la mer lui était enlevé, elle perdrait les Indes et, tombant au rang de deuxième puissance, resterait isolée dans son île. Elle se consolerait de son isolement en contemplant avec orgueil l'expansion incroyable de la race anglo-saxonne sur tous les points du globe.

M. J. A. POISSON.

Arthabaskaville, 15 Mars 1885.

LOUIS TURCOTTE *

Dernièrement, je lisais les "*Poésies d'un Voyageur.*" Ce livre est rare aujourd'hui. Il n'est pas signé : mais la renommée l'attribue à celui dont nous regrettons tous l'absence ici, à celui que l'Académie française nous avait délégué : M. Xavier Marmier. Sous le titre, une vignette en taille douce représente des sapins se mirant mélancoliquement dans un lac. Au-dessous, ces mots :

" Sit nomen sub umbrâ ! "

Que son nom reste dans l'ombre !

Et capricieusement, ma pensée quittant le livre de l'illustre voyageur, se prit à songer à nos morts oubliés, parmi lesquels se détacha la figure résignée de Louis Turcotte. Cette vie doit être racontée ; et c'est l'histoire de ce travailleur que je viens vous dire. Elle sera modeste, sans prétention, comme l'a été celui qui en est le sujet.

Louis-Philippe Turcotte est né à Saint-Jean de l'Île d'Orléans, le 11 juillet 1842.

Les débuts de sa vie furent une pastorale. Dans l'air pur, sous le beau soleil où se passe son enfance, rien ne fait encore présager les mauvais jours, la souffrance, l'isolement. Dans une autobiographie inédite que de pieuses mains m'ont permis de feuilleter, Louis Turcotte nous décrit ces jours ensoleillés passés dans cette île charmante que Jacques Cartier a baptisé du nom de l'île de Bacchus, pays des légendes au coin du feu, des souvenirs, des ballades, des complaintes, pays où est né l'un de nos plus regrettés et de nos meilleurs écrivains, Hubert LaRue, pays où le souvenir de la France

* Lu devant la " Société Royale du Canada. "

se conserve toujours vivace et pur comme dans une autre Alsace-Lorraine. Fils d'un paysan qui, à ses heures était un rude marin, les premières années de Louis se passent à courir pieds nus sur le sable doré des grèves, à jouer, à pêcher sur les bords de la rivière Bellefine, à lire le grand livre de la nature. Dans ses mémoires, comme il sait nous faire respirer le parfum des gerbes, l'odeur des foin! comme nous frémissons avec lui en écoutant les plaintes du fleuve qui gémit sous les rafales du Nord-Est! Et l'hiver, donc! Allons, houp en traîneau! N'y a-t-il pas près de la maison une côte escarpée d'où l'on prend d'interminables glissades? Demain, si le temps le permet, nous irons avec la famille faire du sucre dans cette érablière qui se "trouve là-bas, à douze arpents de la chaumière."

Et c'est ainsi qu'arrivent sept ans, et qu'il faut dire adieu à ces douces choses pour prendre le chemin de l'école. Ah! ce fut rude! mais l'enfance oublie vite, et l'institutrice, mademoiselle Hervieux, était si bonne!

L'année suivante, on monte en grade. On a pour professeur maître Magloire Langlois, instituteur, "muni d'un diplôme d'école modèle." Celui-là fut aussi un ami pour Louis Turcotte. Plus tard, il se plaît à dire que c'est à ce brave homme qu'il doit son goût pour l'histoire et les livres.

A l'école de Saint-Jean, on travaillait dur: on apprenait tant bien que mal. Quelquefois, l'été, le jeune Louis passait deux ou trois jours sans se présenter devant le maître.

"Depuis l'âge de six ans, écrit-il dans ses mémoires, j'abandonnais l'école dès qu'arrivait le temps de la moisson. Je suivais alors mon père et ma mère aux champs. Faner, fauciller le grain, engerber, tels étaient mes travaux annuels. J'étais loin de les aimer, car je songeais toujours à mes livres: cependant je m'en acquittais avec exactitude, dans le but de

plaire et d'aider à mes parents." L'agriculture n'a jamais été mon faible, ajoute-il un peu plus loin ; mais tout de même mon père d'une taille robuste comme ses ancêtres, tourné comme eux aux travaux de la terre et de la mer, m'avait presque décidé à faire un effort en ce sens, et plus j'y songe, plus je m'aperçois aujourd'hui que j'ai failli aimer l'agriculture. Le désir de ma mère était aussi de me voir cultiver. Petite de taille sans être délicate, elle passait dans sa jeunesse pour une belle brune. Pour moi elle n'a toujours été qu'une sainte. A soixante-et-dix ans, elle était encore d'une activité extraordinaire. Tout était à sa place dans la maison, depuis le rouet jusqu'au rosaire, depuis la branche de sapin, béni le jour des Rameaux, jusqu'à la huche. Elle passait ses jours à travailler, à prier. De bonne heure elle sut nous habituer au labeur, et dans le but de nous encourager, elle nous faisait cultiver tous les ans, à notre profit, un petit morceau de terre. A l'automne, elle nous envoyait à Québec y vendre nos produits. Ah ! plus j'y songe maintenant, plus j'ai failli aimer l'agriculture !"

Que dites-vous de ce tableau d'intérieur ? Que pouvons-nous ajouter à ce portrait maternel ? sinon que chacun d'entre nous, messieurs, retrouve sa mère dans la personne de cette sainte et douce travailleuse qui fut la mère de Louis Turcotte.

C'est sur cette égide charmant que s'écoule l'enfance de Louis. A cette époque elle fut traversée par une grande douleur. Sa petite sœur Agnès, "son ange charmant" comme il la nomme, est ravie par la mort.

"—Je l'aimais, dit-il simplement dans ses mémoires ; et ces deux mots suffisent."

Ce départ fut terrible. Louis connut ce jour-là l'amertume des vraies larmes. Sa chair trembla sous l'aiguillon. Il

venait de se trouver pour la première fois en face de la souffrance, de la souffrance qui allait être la compagne de sa vie.

Esprit rêveur, tourné vers l'étude, Louis faisait contraste avec la vivacité de ses frères. Par la mort sa sœur, il était devenu le cadet de la famille. Autour de lui on grandissait : ses frères étaient déjà des cultivateurs des négociants. Sa mère attristée par le départ des morts refaisait un nouvel avenir pour son Benjamin.

--Peut-être un jour, se disait-elle, sera-t-il l'oint du Seigneur.

Le père songeait à autre chose. Il espérait en faire un marin. Plusieurs fois déjà il l'avait mené faucher les foins sauvages qui poussent sur les battures de l'île aux Oies, de l'île aux Grues, de l'île Madame. La main sur la barre du gouvernail, l'œil au vent, le jeune Louis conduisait gaillardement la chaloupe sur les vagues moutonnantes, pendant que le père le suivant du regard et, courant dans les années, voyait déjà son fils pilote ou capitaine au long cours.

Ce projet attristait la mère. Son aîné Jean-Baptiste avait étudié le pilotage. Ses cinq années d'apprentissage étaient données : il ne lui restait plus qu'un voyage à faire avant d'être reconnu pilote. Au milieu de septembre de l'année 1833, il s'était embarqué sur la goëlette *le Saint-Laurent*. Depuis on ne l'avait plus revu.

Où sont-ils les marins sombrés dans les nuits noires ?
O flots que vous savez de lugubres histoires,
Flots profonds redoutés des mères à genoux !
Vous nous les racontez en montant vos marées
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
Que vous avez le soir quand vous venez vers nous.

A la veillée, entre deux soupirs, la mère exprima le désir de faire entrer Louis au Séminaire de Québec. Le père consentit, et pendant quatre années j'eus l'honneur d'avoir Turcotte pour compagnon de classe.

Travailleur, très studieux, esprit un peu lent, nature toute d'impulsion, de dévouement, cœur excellent, il n'eut que des amis parmi ses professeurs et ses condisciples. Aussi quelle note émue il sait prendre, lorsqu'en un jour de tristesse, il se retourne vers le passé et songe à eux :

“—Où sont-ils maintenant les amis fidèles de mon jeune âge ? mes premiers compagnons ? Plusieurs manquent à l'appel ! A peine les ai-je aimés qu'ils n'étaient déjà plus ! Ainsi s'en va la vie vers l'éternité.”

Puis, passant à la note gaie, il appuie sur un épisode de jeunesse qui lui a fait plaisir. Un jour il est aux champs : il entend les voix joyeuses de ses camarades. Dix sont là : ils viennent l'entraîner à la ferme des Prêtres, à Saint-Joachim. Le temps est superbe ; l'hospitalité que le Séminaire de Québec donne au petit Cap est célèbre dans tout le pays. En avant ! marche !

Et sa plume de vous décrire les joyeux lazzis de la route, l'accueil bienveillant des professeurs, les chants de la chapelle, l'ascension du cap Tourmente, l'excursion sous bois, aux chûtes de Sainte-Anne de Beaupré.

“—Ah ! les bons jours ! le doux repos que nous primes cette fois-là ; nous dit-il. Assis sur la cîme du sombre promontoire, ayant à mes pieds le fleuve Saint-Laurent bordé de campagnes et de forêts qui verdoient au soleil, humant l'air à pleins poumons, il m'a semblé que le temps venait

d'arrêter sa marche. Mon âme remontait vers Dieu, suprême auteur de toutes choses, et je me sentais entrer dans une nouvelle vie."

O primavera gioventu deli' anno !

O gioventu primavera della vita !

Quatre années de la vie de collège s'étaient écoulées lorsque Louis Turcotte se sentit pris d'un attrait soudain pour le commerce. Ses frères réussissaient à merveille : le vertige l'empoigna. Inutile d'ajouter que cette vocation s'éteignit comme elle était venue. Il n'était pas fait pour les minuties ni pour les exigences de la spéculation, et le peu de temps qu'il a vécu de cette vie, son esprit est devenu inquiet. Il avoue dans ces mémoires :

"—Ma décision affligea ma bonne mère : elle aurait préféré que je continuasse mes études."

Sous l'empire de cette idée, de l'anxiété que lui cause ce chagrin, il n'y tient plus. Le 31 décembre 1859, il veut aller embrasser sa mère.

Laissons-le causer :

"—Le dernier jour de l'année 1859, je partis de Québec en compagnie de deux amis pour aller visiter mes parents à l'île d'Orléans. Comme la glace n'était pas assez solide pour porter les chevaux, nous traversâmes le fleuve à pied. Rendus près du bout de l'île, nous traversâmes les battures extrêmement mauvaises. Je me hasardai le premier dans ce pas dangereux, mais la glace plia et j'enfonçai sous l'eau. L'un de mes amis s'agenouilla au bord du gouffre. Il réussit à m'en retirer. Ma situation n'en était pas moins pénible. Les habitants se trouvaient à une distance considérable. Je ne pouvais plus marcher : mes habits s'étaient glacés sur

moi et il faisait un froid intense. Seule ma volonté restait. Je pris le bras de mon ami. Nous fîmes un grand détour pour trouver un autre chemin. De temps à autre la glace se rompait sous nos pieds. Enfin voici les battures traversées ! Les maisons ne sont pas loin, et nous traînant sur les mains et sur les pieds à travers les bancs de neige, nous arrivâmes tout glacés à l'hôtel Trudel, où un bon feu nous attendait. Quelques heures après, remettant mes habits encore tout humides, je courais embrasser ma mère.

“ Jusqu'à ce jour, je n'avais eu aucune heure de maladie. Hélas ! ma jeunesse commencée sous d'heureux auspices devait se terminer par six années de cruelles souffrances ! Décirai-je ce que j'ai souffert pendant cette époque infortunée ? Dépeindrai-je mes ennuis continuels, mes tristesses profondes, mes longues douleurs ? Je dois cependant remplir la promesse que j'ai faite au commencement de ces mémoires de raconter également les époques malheureuses et les époques heureuses.”

Pendant des années, Turcotte est cloué ainsi sur un lit de douleur, ayant des éclisses aux jambes, couvert de cautères, torturé par le moxa, saturé de médicaments, astreint à la morne oisiveté.

“—Quelle vie ai-je passée, s'écrie-t-il, pendant les longs jours, les longues nuits de cette cruelle maladie, sans cesse, accablé de tristesse, d'ennui, courbé sous le poids défaillant du jour, transportant mon corps appuyé sur des béquilles. Une fièvre brûlante me dévorait ; des frissons continuels me faisait tressaillir ; la nuit se passait dans les sueurs et le cauchemar. Un dégoût général s'était emparé de moi. Mon âme aussi affaiblie que mon corps était profondément attristée. Elle devenait pour ainsi dire insensible à tout, joies de familles, bonté de ceux qui me soignaient, caresses des enfants, douces amitiés. Et cependant, dans ce jardin des

Oliviers, elle ne se désespérait pas. Elle déposait aux pieds du Christ à l'Agonie ses angoisses, ses afflictions, sa longue agonie. Ses souffrances allaient se perdre et s'amoinrir dans celles du Sauveur."

Quelque fois un mieux passager le visitait. Ses livres, sa flûte, son violon devenaient une distraction pour lui.

"—J'aillais alors respirer l'air pur dans le verger de ma mère. Je m'asseyais sur le gazon sous les arbres fruitiers, ou bien je me rendais voir couler les eaux de la Bellefine, où mieux encore, sur la grève j'allais m'étendre sous l'ombre d'un chêne et je faisais de la musique. Si le temps ne le permettait pas j'écrivais l'histoire de ma famille, je faisais une ceuillette des anecdotes de l'île, je racontais le naufrages qui l'avaient attristée."

Un seul, un vrai rayon de bonheur apparait tout-à-coup au milieu de ces douleurs. Toute la maison des Turcotte, toute la paroisse de Saint-Jean est sur pied. Elles se préparent à fêter le cinquantième anniversaire du mariage du père de Louis Turcotte. Cette cérémonie patriarcale réjouit le cœur du pauvre malade et lui fait écrire une page ravissante que je voudrais pouvoir vous citer.

Cette fête de famille devait avoir une grande influence sur la vie de Louis Turcotte : elle en fit un homme de lettres.

Le vieux curé Gosselin était au repas des noces. Prenant à part le malade, il lui dit :

« —Je vois que vous avez le courage de travailler au milieu de vos souffrances. Que ne donnez-vous un but à vos études, à vos efforts ! Les presbytères de l'île sont remplis de notes, de documents. Etudiez nos archives, les actes de nos seigneuries. Ecrivez l'histoire de l'Île d'Orléans.

FAUCHER DE SAINT-AURICE.

(à suivre.)

SOIR D'AUTOMNE

LE POÈTE

Voilà qu'au firmament une étoile s'allume ;
Le ciel dévoile aux yeux toute sa profondeur.
Sur les côteaux lointains la forêt vierge fume ;
A leur pied se replie un lourd voile de brume,
Au-dessus tremble encore une faible rougeur.

Comme un navire en proie au feu qui le dévore,
Le soleil dans la nue enfonçant par degré
Et projetant au loin ses lueurs, a sombré.
Et la nuit qui surgit du côté de l'aurore,
Ainsi que des débris sur le flot empourpré,
Efface les reflets qui surnagent encore.

J'aime ces soirs d'automne et leur pâle beauté.
Le ciel revêt alors une teinte plus grave ;
Et lorsque les rayons, comme une ardente lave,
Ont glissé des versants inondés de clarté,
La nuit calme soudain les vents et les tempêtes
Et le firmament bleu s'arrondit sur nos têtes,
Splendide, empreint de calme et de sérénité !

J'appelle alors la vieillesse sereine
Dont ces beaux soirs sont un tableau vivant,
Cet âge heureux où la tempête humaine
Ne m'emportera plus dans sa course incertaine,
Où se forme le lac des ondes du torrent.

Je sens que l'âme est plus légère
 Devant cette nature où rien n'est tourmenté ;
 Et les étoiles d'or gravitant dans leur sphère
 Me semblent doucement s'approcher de la terre
 Et sourire à l'humanité.

En été, le couchant a trop d'ardente flamme,
 Les bois trop de parfums, de murmures confus ;
 Les espaces profonds ravissent trop notre âme,
 Et la terre est trop belle à nos regards émus . . .

Pourquoi me semble-t-il que toute la nature
 Cette nuit parle par ma voix ?
 Qui chante ces accords sur mon luth qui murmure
 Sans que ses cordes d'or frémissent sous mes doigts ?

Est-ce toi qui m'appelles ?
 Ma Muse, est-ce bien toi ?
 J'ai cru voir l'ombre de tes ailes
 Palpiter près de moi . . .

LA MUSE

C'est moi qui suis venue à cette heure bénie
 Où sur tous les buissons ton âme rajeunie
 Comme l'oiseau se pose pour chanter ;
 Car la Muse aime aussi la vie et la jeunesse,
 L'enthousiasme saint, les élans et l'ivresse,
 Tout ce qui ravit l'âme et l'aide à remonter.

Je relève aussitôt l'homme faible qui tombe ;
 Je verse à flots pressés dans son cœur qui succombe
 Comme un baume divin, la consolation.
 On m'appelait la Muse avant de me connaître ;
 Tu n'as qu'à m'appeler pour me voir apparaître :
 Je suis la Grâce et l'Inspiration !

Tu t'enivres un jour du vin de la jeunesse ;
Demain fondra sur toi la stérile tristesse
Etouffant de son poids les élans généreux.
Ton inutile ardeur ne poursuit que des ombres,
Et tes espoirs déçus couvrent de leurs décombres
L'objet vrai de tes vœux.

* *
*

A ta vie, à ton nom, ne mens plus, ô poète ;
Surtout ne mens plus à ton cœur.
Encore ce matin, brisé, le front rêveur,
Tu marchais dans les bois et ta voix inquiète
Appelait en tremblant la voix qui la repète
Et lui répond toujours avec tant de douceur.
Insensé ! cette voix c'est l'écho, c'est ton rêve
Qui s'émeut et qui pleure en ton cœur endormi
Et tu crois que le chant qu'il commence s'achève
Sur les lèvres d'un ami.

Et depuis quel long temps te penchant près de l'onde,
Et n'y voyant que toi, ne penses-tu pas voir
Dans le cristal menteur quelqu'un qui te réponde
Et s'approche du bord quand tu t'y viens asseoir.

Hélas ! ce n'est qu'une ombre, en ton ivresse amère,
Que tu vois souriant dans ce miroir profond ;
Qui tend ses bras tremblants à ton ombre éphémère,
Et dont le front brûlant s'approche de ton front.

Partout, toujours, en toute chose,
Tu penses voir un abri pour ton cœur ;
Une fraîche espérance où l'âme se repose,
Où l'homme plus heureux devient aussi meilleur.

Dans un ciel pâle et sans nuage
Où tremble encor l'adieu du jour,
Dans une pauvre fleur sauvage,
Dans un beau cantique d'amour,
Dans un mot de charité sainte
Tombant des lèvres d'Aniel,
Dans une âme pure où la plainte
Expire en regardant le ciel ;

Dans tout tu vois un reflet de lumière
Echappé des splendeurs des cieux ;
Et tu te dis combien doit être radieux
Cet immortel foyer de la beauté première
Qui projette ces flots de rayons lumineux.

* *
*

Tu recherches la voix des concerts séraphiques
Dans les accents pieux qui naissent de l'autel.
Quand les crépuscules magiques,
Déployant au couchant leurs richesses féériques,
Comme une autre face du ciel,
Font surgir à tes yeux des fontaines d'eau vive,
Des fleuves dans leur lit roulant des diamants,
Des rochers de saphirs, des îles dont la rive
Découpe en traits de feu les flots étincelants ;
Tu sens se réveiller et s'é mouvoir ton âme ;
Tu trembles et comprends que tu n'es qu'un banni,
Et tu voudrais sur des ailes de flamme
Traverser en vainqueur ces champs de l'infini.

Poète, il faut donner l'essor à la prière,
Remonter en chantant vers la source première

Où l'astre souverain rajeunit sa beauté ;
Il faut planer et boire à des flots d'harmonie,
Et courir librement sur l'aile du génie
Dans les champs de l'espace et de l'éternité.

* *
* *

Tu t'approches de la fontaine
Où vient boire le cœur humain.
Comme un vase portant ton âme dans ta main.
Tu penses la remplir de cette onde sereine
Et noyer une soif qui s'apaise soudain.

Mais l'âme immense et souveraine
Fut faite si grande aux Six jours,
Qu'alors même qu'on croit qu'elle est tout à fait pleine
Elle se creuse encore et demande toujours.

Elle n'a pas de fin, ta belle âme immortelle ;
L'immensité de Dieu seule peut la remplir.
Et de tout ce qui tombe en elle
Sa soif ne saurait s'assouvir.

Non, non, ne cherche pas la triste poésie,
Ni le Beau des mortels, ni l'astre, ni la fleur ;
Ni la pathère antique écumant d'ambrosie,
Versant la paix des sens et l'ivresse du cœur.

L'amour sans lendemain n'est pas de cette terre.
L'homme emporte en mourant son rêve dans la nuit ;
Il ne laisse de vrai que le cœur de sa mère,
Il n'emporte de bon que son pâle suaire,
Tout le reste est menteur, lui promet et le fuit.

Mais cherche la Beauté pure, vraie, idéale.
Nous n'en voyons ici qu'un reflet fugitif ;
Mais même en paraissant sous son jour le plus pâle,
Elle fait éclater, brûlante et triomphale,
L'hymne de liberté dans le cœur du captif.

Voilà, voilà l'amour fidèle !

Le seul être consolateur !

La source qui toujours croît et se renouvelle.
Selon que croît aussi la soif de notre cœur.

Elle est profusion, grandeur, magnificence !
Le pardon qui descend remonte incessamment ;
Et grossissant ses flots dans cette source immense,
Il retombe toujours, merveilleuse abondance,
D'autant plus généreux que l'oubli fut plus grand.

Ce pardon est trop haut à la nature humaine,
L'homme peut bien donner, Dieu seul sait pardonner.
Ressentant comme toi les anneaux de sa chaîne,
L'homme dans le passé peut bien abandonner
Le souvenir du mal dont il est le complice ;
Mais c'est du Seigneur seul un attribut divin
De donner au-delà de ce que sa justice
Avait remis pour nous de bienfaits dans sa main.

*
* *

Et lorsque refoulant les plaintes de ton être,
Tendant toujours les bras aux mirages trompeurs,
Comme un oiseau d'hiver qui bat à la fenêtre
Tu passes mendiant un mot de tous les cœurs ;

Lorsqu'enfin l'âme vide et le visage pâle,
Tu reviens de nouveau, bien avant dans la nuit,
T'asseoir plus triste encor dans ton sombre réduit ;

Dis-moi, d'où vient alors le vent qui par rafale
T'apporte son essaim d'anges consolateurs,
Comme l'on voit parfois sur la brise automnale
Revenir de l'été quelques oiseaux chanteurs ?

D'où descend donc la main qui change ta tristesse
En transports de félicité ?
Qui, soulevant le poids du tourment qui l'opresse,
Laisse ton triste cœur soupirer la gaîté ?

Qui remplit ta mansarde sombre
De chastes visions, de subtile clarté,
D'archanges purs et beaux te souriant dans l'ombre
Et sans voile à tes yeux découvrant leur beauté ?

Et lorsque nul ami ne vient ouvrir ta porte,
Quelle est la voix qui dit avec bonté :—
—“ Enfant, la paix que je t'apporte
Vaut bien leur hospitalité ? ”

Poète, il faut chanter ce Dieu que tout adore.
Le cœur humain doit comme une mandore
Suspendue aux rameaux le soir,
Tressaillir d'un écho sonore
Quand un souffle d'en haut passe et vient l'émouvoir.

LE POÈTE

Et quoi ! faut-il chanter ? quand la clameur humaine
Monte dans un air corrompu ?
Chanter, quand la voix se déchaîne
Ainsi qu'un coursier dans la plaine,
Dont le frein s'est rompu ?

Quand elle crie anathème,
Qu'elle ment aux aïeux ;
Quand elle hait dire que j'aime,
A sa rage mêler mon thème,
Leur dire de lever les yeux ?

* * *

O berceau parfumé de sainte poésie !
Collines de l'Hybla, champs féconds d'Ionie !
Les luths résonnaient bien sous votre ciel d'azur,
L'air que vous respiriez était limpide et pur.
Les sons flottaient au loin sur la mer qui palpite,
Un silence profond tenait tout asservi ;
La brise s'endormait dans l'arbre qu'elle agite,
L'insecte se taisait sous l'herbe qui l'abrite,
Et le silence était ravi.

La lyre de Sapho chantant Lesbos la blonde
Caressait en pleurant la mer des Aleyons ;
Les Cyclades levaient la tête au sein de l'onde,
En entendant au loin ces modulations.
Le torrent suspendait sa course vagabonde,
Et la mer d'Icarie, et la mer de Myrthos,
Courant avec amour, des lèvres de leurs flots
S'en venaient déposer, tribut d'un autre monde,
Un baiser sur les pieds de la blanche Lesbos.

* * *

Aujourd'hui de tous lieux, de la nature immense
S'élève un cri de haine, une sombre rumeur ;
Et ceux qui croient pourtant, faibles, sans espérance,
Cachés sous le manteau de leur triste prudence
 Craignent de dévoiler les pensers de leur cœur.

L'avare comprend bien que deux et deux font quatre,
 L'autre dans son orgueil sait comme il faut abattre
 Et broyer le cœur d'un enfant ;
 Celui-là sait combien se vend la conscience,
 Comme il faut s'effacer quand parle une puissance
 Pour être demain triomphant ;

Mais aucun d'eux ne sait, aucun d'eux ne devine
 Que dans son cœur, sous la ruine,
 L'infini puisse s'agiter ;
 Qu'ils n'auraient, s'ils voulaient, qu'à frapper leur poitrine
 Pour en faire jaillir une source divine
 Que rien ne pourrait arrêter.

Oui, je sens sur mon front une céleste empreinte ;
 Je voudrais que mon cœur respirât sans contrainte
 Dans l'amour et la liberté.
 La mer ni le torrent, rien ne me désaltère ;
 Quelque chose m'appelle au-delà de la terre,
 Je crois à l'immortalité !

LA MUSE

O pauvre cœur martyr, pauvre cœur de poète,
 C'est le cri des hauts lieux, c'est l'appel idéal !
 Tu veux donner l'essor à ton âme inquiète,
 Tu veux voir l'infini comme le vit Hébal,
 Y courir, y plonger, et comme une comète,
 Promenant partout ton ardeur,
 Marcher toujours, voler sans cesse à la conquête
 Des cieux et de la profondeur.

Ta lèvre reste close à l'abreuvoir immonde ;
 Tu retires ton cœur de la tourbe du monde,

Et ton regard est las de la clarté du jour.
Ton bras est fatigué de retourner la sonde,
Tu songes au rivage où la verdure abonde
Au sourire clément d'un beau soleil d'amour.

* * *

Enfant, quand la forêt aux jours pâles d'automne
Balance lentement son sommet empourpré,
Qu'elle laisse flotter son manteau qui rayonne
Au vent qui le déploie et le ploie à son gré ;

Lorsque le chêne éclate en céleste murmures
Qui vont se perdre au loin sous les dômes mouvants,
Qu'on écoute, penché, sous les brunes ramures,
Ces tristes voix d'amour qui pleurent dans les vents ;

Lorsque, comme une reine à la mort condamnée,
La nature se fait belle pour son trépas,
Et qu'on la voit encor touchante et résignée
S'efforcer de sourire aux choses d'ici-bas ;

Le vent soudain s'élève ! et partout dans la plaine
Volent par tourbillons les larges feuilles d'or ;
La pourpre se déchire en lambeaux et se traîne,
Le feuillage s'envole en poussière du chêne—
Puis tout a disparu de ce brillant décor.

Les murmures confus ne se font plus entendre ;
Le silence descend profond comme l'oubli ;
Plus de rayons plongeants, plus de voix douce et tendre,
Mais à la branche noire on voit tristement pendre
Un pauvre nid brisé d'où les oiseaux ont fui.

C'est ainsi que ton âme, enfant, se faisait belle
De la couronne d'or de ses illusions.
La nature t'offrait une fête éternelle,
Et ton cœur ressemblait à la mer de Cybèle
Quand sur ses flots vermeils passent les alcyons.

Comme eux les doux pensers, la tendre rêverie
Se venaient reposer sur ta jeune âme en fleur,
Et tout écho des bois, toute voix attendrie
Ressortait plus sonore en passant par ton cœur.

Comme une fleur dont la corolle est pleine
Attendant que s'élève un souffle dans la plaine
Qui la fasse pencher pour verser son odeur ;
Ainsi tu n'attendais d'un être qui respire
Qu'un signe de la main pour accorder ta lyre
Et chanter ton bonheur.

Dans tes veines la vie, en ondes magnifiques,
Circulant librement, courait avec ardeur ;
La gloire te disait ses paroles magiques
Qui font monter au front les ivresses du cœur.

L'aurore te plongeait dans une longue extase ;
Tu trouvais trop étroit le champ de l'avenir ;
Et ton cœur était plein jusqu'au bord comme un vase
D'où coulent des parfums qu'il ne peut contenir.

Puis tu te fatiguas de ces faveurs suprêmes ;
Tes yeux baissés erraient sur le bord du chemin.
Tes rêves s'enfuyaient décolorés et blêmes,
Et tu laissas un jour choir ton luth de ta main...

Tu ne remontes plus aux hauteurs de la joie ;
Jamais l'enthousiasme, ainsi que sur sa proie,
Vainqueur, ne fond sur toi pour t'emporter au ciel.
Les flottantes ardeurs de ton cœur sans constance
Poursuivent au hasard un rêve de démente,
Et tu laisses mourir la flamme sur l'autel.

* *
* *

Mais sache-le, poète, on m'appelle la Grâce ;
Je sais toucher les cœurs et ne les force pas.
A la porte parfois je frappe, et puis je passe,
Et trop souvent le vent efface
Jusqu'au vestige de mes pas.

Quelquefois, cependant, avec sollicitude
Je veille auprès du poète rêveur ;
Je le suis dans la solitude
Où je parle mieux à son cœur.

Quand je le vois fléchir sous un poids qui l'écrase,
Qu'un désir infini revient le tourmenter,
Qu'il sent courir en lui comme un feu qui l'embrase,
Préluant de ma voix, je lui dis de chanter.

La musique toujours pacifie et console,
Elle repose l'âme et l'émeut à la fois ;
Sur son aile souvent la tristesse s'envole,
Et l'on croit au bonheur en entendant sa voix.

Mais un jour près de lui le Maître me rappelle.
M'approchant du poète et sur lui m'inclinant,
Je revêts d'un rayon de la gloire immortelle

Son front tantôt pâli qui brûle maintenant ;
 Et la pauvre muse infidèle,
 A la brise d'en haut déployant sa grande aile,
 Laisse son poète en pleurant.

*
 * *
 *

Tu ne veux pas chanter l'éternelle nature
 Parcequ'une clameur couvre sa faible voix ?
 Tu ne veux pas mêler ton triste et doux murmure
 Au refrain des lacs bleus, à l'écho des grands bois ?
 Tu ne veux admirer qu'une image cachée
 Au dernier repli de ton cœur,
 Presser sur ta poitrine une feuille arrachée
 Qu'à ta porte une nuit conduisit le malheur ?

Et parceque ton cœur a soif de sacrifice,
 Tu veux toujours puiser dans cet amer calice
 Des espoirs immolés ?
 Boire en secret les larmes solitaires,
 Et remuer les dépouilles trop chères
 Des rêves envolés ?

Dédaignant l'univers, auguste sanctuaire.
 Où Dieu t'avais mis pour prier ;
 Riànt de l'autel où, victime volontaire,
 Tu devrais te sacrifier ;
 Raillant les murs croulants du temple séculaire
 Dont tu devrais être un pilier,
 Tu ris de la ruine et ton âme sommeille ;
 Et sans voir la plaine vermeille
 Où le Seigneur va se lever,
 A tout propos d'espoir tu détournes l'oreille :
 Tu veux dormir, tu veux rêver.

* * *

J'ai dit quel est mon nom : je m'appelle la Grâce.
Je console un moment, puis je remonte à Dieu.

Et cependant, la tempête s'amasse

Là-bas à l'horizon en feu ?

Et cependant il faut que l'épreuve se fasse,
Il faut que la douleur et te noue et t'enlace,
Il faudra tôt ou tard que ton aigle t'embrasse,
Et je serai loin dans un autre lieu.

Si tu t'éveilles à cette heure

De ton rêve de volupté,

Où ton ange qui souffre et pleure

Dans son ciel sera remonté,

Dis-moi, qui soutiendra ton âme ?

Qui saura t'abreuver d'espoir ?

Qui versera l'huile à la flamme,

Qui lavera les taches du miroir ?

Qui te rendra ta lyre d'harmonie

Qui se sera brisée en chantant les faux dieux ?

Qui baisera ton front aux heures d'insomnie,

Et quelle autre pourra donner à ton génie

Et l'éclat de la foudre et la splendeur des cieux ?

* * *

Réveille-toi, Lyre ! le clairon sonne !

Les archanges chantent en chœur !

Des quatre coins la voix court et résonne,

Et la terre créée entonne

Le grand hymne du Créateur

Le Seigneur est jaloux du dieu des corybantes,
 Jaloux des faux autels et jaloux du néant,
 Il veut, ô cœur muet, qu'à sa gloire tu chantes,
 Que toute corde vibre au divin instrument.
 Il est jaloux de l'or, jaloux des dieux d'argile
 Qui dérobent sa gloire et l'adoration ;
 Il appelle la mer et le roseau fragile,
 La colline et la nue, et l'ombre et le rayon,
 Tout ce qui souffre ou luit, bondit, voltige, oscille,
 Au chant de la création !

La voix du monde est horrible et blasphème ?
 Poète, alors, plus haut ! fais résonner plus fort
 Ta lyre qui s'endort !
 Couvre de tes accents le cri de l'anathème,
 Etouffe leurs clameurs dans un sublime accord,
 Et que l'hymne de vie alterne au chant de mort !

Si leur voix jette l'injure,
 Si leur rage te mord au flanc,
 Chante ! laisse couler cette sainte blessure
 Afin qu'ils lavent leur souillure
 Dans les flots chastes de ton sang.

O sois tout charité, tout parfum, tout prière !
 Laisse blémir encor leur cynisme hardi ;
 Sois beau comme un rosier sous sa fleur printannière,
 Comme une vigne d'Engaddi.

Q'importe si le vent souffle quand ta main sème,
 Et disperse le grain dans l'air ?
 Qu'importe si l'angoisse a fait sur ton front blème
 Peser sa lourde main de fer ?

Qu'importe si parfois tu pleures sur la vie,
Si ton cœur manque d'air dans sa froide prison ?
Si ton nom est en butte à la haine et l'envie,
Si l'arbre a passé floraison ?

Les larmes sont la divine rosée
Qui rend jeune et fécond l'immobile désert.
Le parfum se répand d'une plante brisée.
Sous le flot en fureur la perle est déposée :
Pour venir au repos il faut avoir souffert.

Il faut avoir tendu, pâle, ses mains tremblantes
En appelant tout bas le rêve tant aimé,
Il faut avoir baigné dans les larmes brûlantes
Son cœur qui rajeunit plus tendre et parfumé ;

Il faut avoir subi des angoisses sans nombre,
S'être senti broyer sous la main du malheur ;
Comme il faut au couchant la nue épaisse et sombre
Que le soleil colore et revêt de splendeur.

Tiens-toi toujours tourné du côté de l'aurore :
C'est de là que nous vient l'espérance et l'amour.
Vois-tu comme déjà l'horizon se colore ?
Il n'est si longue nuit qui ne suive le jour.

Il n'est si dure peine ici-bas qu'on ne puisse
S'en dépouiller un jour ainsi que d'un manteau.
Pour l'homme la douleur est un sillon propice ;
La mort continuera l'œuvre garminatrice,
Et tu verras plus tard fleurir le sacrifice,
De l'autre côté du tombeau.

Et riche de tes pleurs, plus fort de ta souffrance,
Pour le dernier sommeil tu pourras t'endormir :
Tu fermeras les yeux pour mieux voir l'espérance
Et cesser de mourir.

* *
* *

Toute chose à son terme ;
Tout meurt, mais non pas sans retour..
Et la fleur qui tombe, renferme
La graine qui se brise et germe
Pour refleurir un jour.

Tout se courbe et se penche,
Mais pour se relever.
Un souffle redresse la branche ;
Un jour ton âme libre et blanche
Elle aussi pourra s'envoler..

JAS-A. P. PRENDERGAST..

Québec, 10 février 1881.